



*Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o. 25.*

*Robe d'organdie Brodée en laine pelerine à dent, Chapeau fait avec de large rubans ombrés
Mode de Longchamp.*

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'Abonnement: pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36
50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE À PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone place

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Apprends-moi plutôt à oublier, répondait Thémistocle à Simonide, qui venait lui offrir de lui apprendre l'art de conserver la mémoire. Quelle sage philosophie renferment ces simples mots ! En effet, si l'on voulait analyser les résultats de la mémoire, on cesserait peut-être d'en désirer les pénis-

bles avantages : car en y réfléchissant , continue le baron de Saint-Mar , combien de chagrins se retracent à la pensée , pour quelques doux souvenirs qui viennent s'y présenter?... — Ah ! quel décourageant principe vous énoncez-là , mon vieil ami , interrompit M^{me} de Gerval ; vous voudriez donc que l'on *oublie* jusqu'au bien qu'on a fait. — Mais on *oublierait* aussi l'ingratitude dont on paie souvent vos bontés , on *oublierait* de même la maîtresse qui vous a trompé , l'ami qui vous a délaissé , la fortune qui vous a trahi. — Et ce bien-fait de l'*oubli* , reprit M^{me} de Gerval , pourrait peut-être encore s'étendre sur les goûts en général , qui , tout en se répétant , aurait toujours ainsi pour nous le charme de la nouveauté. Oh ! oui , mon ami , votre système est charmant ; décidément je l'adopte , et , dès aujourd'hui même , je veux oublier que.... la jolie blouse que l'on vient de m'apporter , est , à bien peu de chose près , semblable à celles qui datent déjà de temps immémorial.

Quelle chute ! Le pauvre philosophe *anti-mnémonisme* , qui s'apprêtait à soutenir de longs argumens en faveur de ses principes , allait se courroucer contre la légèreté des femmes , lorsque sa patience fut mise à un nouveau genre d'épreuve ; car on le força d'admirer tous les détails des broderies de la robe , la coupe de la pélerine et des manches , et surtout la *gracieuseté* des petits poignets d'un genre tout-à-fait nouveau.

En faisant valoir toutes ces futilités , M^{me} de Gerval ne cessait d'adresser à son ami mille piquantes plaisanteries sur l'avantage de l'*oubli*. D'après ce système , continua-t-elle , je ne dois pas même craindre l'impression défavorable que vous laisserait la légèreté que je prouve en vous occupant de semblables bagatelles. Grâce à la sentence de *Thémistocle* , dans un instant vous aurez *oublié* ma blouse , ma pélerine , et jusqu'à mon joli chapeau en rubans nuancés , qui est la chose la plus délicieuse que l'on puisse voir au monde....

Le vieux baron , se trouvant pris par ses propres raisonnemens , n'eut que le courage de s'écrier : O femmes ! femmes , tandis que toutes vos actions nous rappellent sans cesse la légèreté de votre caractère , comment se fait-il donc , hélas ! que vous conserviez le pouvoir de nous faire *oublier* si souvent la raison.

La soie est dans ce moment ce qui emporte l'avantage sur les autres étoffes. On en voit beaucoup en couleur bronze très-foncé. On en fait des robes garnies en chicorée, des blouses, des redingotes ouvertes qui laissent toujours apercevoir un élégant jupon. Ces redingotes en soie sont d'un très-joli négligé; tantôt garnie en chicorée, quelquefois tout unies. La forme des blouses a peu varié. On en voit dont tous les plis sont ramassés sur le devant du corsage, et remplissent l'intervalle de quatre doigts; le reste de l'étoffe se trouve uni sur les côtés de la poitrine et sur les épaules. On voit quelques blouses en mousseline unie sans remplis, et dont le bas du jupon est brodé en laine jaune d'or figurant des dessins en arabesques, le poignet du haut du corsage, ceux des manches sont assortis, et ces ornemens sont d'un effet aussi élégant que distingué.

Les plumes sont décidément l'ornement le mieux adopté pour les chapeaux. Elles sont presque toutes panachées en diverses nuances. On voit aussi beaucoup de follettes, ce qui n'exclut pas la vogue des plumes plates. Il semble, au contraire, que ces dernières acquièrent toujours quelques nouveautés dans leur dimension. Nous en avons remarqué une qui, attachée sur le derrière de la tête du chapeau, venait recouvrir le dessus, et retomber sur la passe en s'élargissant de manière à recouvrir tout le devant. Sur beaucoup de paille on pose une seule grande plume attachée sur un des côtés, et venant retomber de l'autre. Cette plume doit être ou bariolée ou nuancée de la même couleur. Celles en gros vert mélangées de vert pâle sont du plus charmant effet.

Sur les chapeaux moins habillés se trouvent naturellement des ornemens moins élégans. Quelquefois trois larges rubans partent du haut de la tête, où ils sont rassemblés sous un nœud. Ces rubans, en se séparant, viennent se fixer, l'un sur le milieu de la passe, les deux autres à l'endroit où s'attachent les brides. On emploie beaucoup de couleur écrue pour les chapeaux en étoffe.

SUR L'ÉDUCATION DES FEMMES.

ON accuse toujours les femmes de beaucoup de défauts ; on ne pense jamais à accuser l'éducation qu'on leur donne ; non que , comme autrefois , leur instruction soit négligée : la plupart , aujourd'hui , sont instruites. Elles ont même des talens remarquables ; le temps des femmes savantes de Molière est passé , Dieu merci ! les femmes de notre époque sont plus savantes sans être pédantes , mais leur éducation morale est-elle bien ce quelle devait être ? La place ne me permet pas de discuter cette grande question. Je dirai , en abrégé , qu'on a cherché dans tous les temps à les rendre plus aimables que solides , plus coquettes que simples et naturelles , plus femmes du monde que femmes *intérieures*. On ne paraît pas s'apercevoir du changement qui s'est opéré , depuis la révolution , dans les mœurs des hommes : ils sont moins occupés des femmes qu'autrefois ; les spéculations politiques et financières , le jeu même , à la honte de notre époque , envahissent dans les salons les hommes de tout rang , de tout âge , et ne leur laissent pas de temps pour rechercher la société des femmes. Que sont devenues ces relations sociales purement littéraires , écoles du bon ton , de l'esprit , et du savoir , qui , avant la révolution , plaisaient également aux deux sexes , les attiraient l'un vers l'autre , sans autre intérêt que le charme et les avantages de l'esprit. Puisqu'enfin les femmes ne sont plus l'âme exclusive de nos réunions , il faut trouver un autre moyen d'attirer les hommes , de leur plaire , de les fixer près d'elles. Qui n'a pas , comme moi , remarqué que les assemblées d'hommes *seuls* sont de plus en plus à la mode. Les hommes aiment à se réunir à dîner , à se promener , à jouer entre eux , sans éprouver le besoin de la présence des femmes. La galanterie de la bonne compagnie , qui n'était ni de l'amour , ni positivement de l'amitié , mais une sorte d'attrait particulier pour la société des femmes , est inconnu de nos jours : car , à moins d'être amoureux , on fait peu d'attention à elles , et on les compte pour rien.

Quelles liaisons de nos jours pourraient être comparées à celle de M^{me} de la Sablière avec La Fontaine , de M^{me} Helvétius avec Roucher , d'Alembert , Champfort , La Roche , Con-

dorcet, Cabanis et autres. Cette disposition des esprits et du siècle est bannie de nos mœurs : si quelques individus isolés la cherchent encore, c'est en vain; elle est perdue, peut-être sans retour. Le Français n'est plus le même; les femmes doivent donc prendre une autre position dans la société, et gagner en talens utiles et agréables ce qu'elles sont forcées de perdre en frivolités, en minauderies, et abandonner ces tristes ressources à celles qui ne peuvent jamais s'en créer d'autres. Telles sont les réflexions que j'effleure ici, et qui m'ont été suggérées par l'excellent discours d'ouverture du cours-pratique de lecture à haute voix de M. Galland (1), en faveur de deux sexes. Il serait trop long de faire valoir ici l'utilité de la lecture à haute voix pour les hommes; cet art est devenu indispensable pour eux. S'il n'a été que trop négligé jusqu'à présent, on sentira de plus en plus la nécessité de s'y appliquer sérieusement. M. Galland réunit les qualités précieuses qui peuvent garantir à ses élèves tous les genres de succès; instruit sans pédantisme, sans prévention, ses talens unis à la raison, à la bonhomie, feront rechercher ses leçons de lecture à haute voix et de langue française, par toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe qui cherchent à s'instruire, en évitant autant que possible l'aridité et l'ennui de la science. Les hommes puiseront dans ses cours, comme dans ses leçons particulières, l'instruction solide et forte qui leur convient; les femmes y trouveront réunies les grâces et l'amabilité du savoir.

R. G.

THÉÂTRES.

LE SOUVENIR,

OU QUELQUES SOIRÉES D'UNE JOLIE FEMME.

JE n'aime pas à me promener sur le boulevard de Gand, et cependant j'y vais de temps en temps. Qui peut donc nous obliger ainsi à

(1) M. Galland, professeur de belles-lettres, membre de la société grammaticale de Paris, auteur du *Cours d'Éducation à l'usage des jeunes Demoiselles*, demeurant rue Saint-Honoré, n° 256, entre le Palais-Royal et les Tuileries, donne ses cours de langue française les mardis, jeudis et samedis de sept à neuf heures du soir. Le neuvième cours est ouvert. Il donne de plus des leçons particulières de langue française parlée et écrite.

faire ce qui nous déplaît ? LA MODE : et c'est généralement grâce à elle que l'on voit tant de monde sur une certaine partie du Boulevard des Italiens. J'y fus hier soir en sortant des Variétés : Lawather nouveau, j'examinais les personnes assises des deux côtés de l'étroit espace dans lequel on circule non sans peine, et je cherchais à deviner d'après leurs figures, leurs goûts, leurs habitudes et même le genre de leurs occupations. Il n'entre pas dans mon sujet de parler aujourd'hui des diverses remarques que me fournirent mes observations : ce préambule sera même déjà trop long : je reviens donc au *Souvenir* qui m'a fourni mon article *théâtres*. Je marchais déjà depuis quelque temps, et j'avais passé plusieurs fois devant un homme d'un certain âge, qui, bien que sur un seul siège, tenait, par sa circonférence, l'espace nécessaire pour en placer deux facilement. Au papier qu'il examinait, et sur lequel je lus en tête BORDEREAU, et à l'air renfrogné qu'il prenait chaque fois qu'il y jetait les yeux, chacun aurait dit avec moi : Si j'allais demain à la bourse, j'aurais certain d'y retrouver cette figure. Un vieillard vint lui tendre la main : il ne le vit pas ou feignit de ne pas le voir. Auprès de lui était une femme charmante à laquelle il ne faisait aucune attention, ce qui me fit penser que cette dame était son épouse. Cette jeune dame ouvrit précipitamment le joli sac à fermeture de vermeil qu'elle tenait à la main, et, profitant du moment où elle crut que son mari ne la regardait pas, elle glissa une pièce de monnaie dans la main du mendiant : le gros homme qui l'examinait du coin de l'œil se leva tout à coup en murmurant entre ses dents, et tous deux, montant en voiture, s'éloignèrent aussitôt. A l'air de satisfaction qui brillait dans les yeux de cette charmante femme, il me semblait l'entendre se dire : Allons ! je n'ai pas perdu ma soirée. Un sentiment involontaire, et dont je ne peux me rendre compte me fit prendre bien vite la chaise qu'elle venait de quitter, lorsque je sentis un objet quelconque sous mon pied : me baisser fut l'affaire d'un moment, et je ramassai un *Souvenir* fort joli qui, à coup sûr, était tombé du sac de la dame dont j'occupais la place. Il était très-possible que la personne à qui il appartenait s'aperçut en rentrant chez elle de la perte qu'elle avait faite, et je pensais que peut-être viendrait-elle le réclamer : mais il est minuit et plus, et je rentre chez moi. Ce souvenir, me dis-je alors, contient peut-être quelques indices qui me mettront à même de le rendre demain ; je l'ouvre donc : je le parcours..... mais rien ne me dit ce que je désirais savoir. Plusieurs petites pages écrites contenaient des notes sur divers spectacles. L'idée me vint de publier ces notes. J'avais pour cela deux motifs ; je servais ma paresse, et je faisais peut-être connaître à cette dame dans quelles mains étaient son souvenir : je suivis donc aussitôt cette idée en copiant ce qui suit.

« THÉÂTRE DES JEUNES ÉLÈVES, barrière de Rochechouart (dimanche 25 avril). Les deux extrêmes se touchent, dit-on ; je le croirais : après l'ennui vient souvent le plaisir. Nous avions été, mon mari et moi, dîner à Clignancourt, chez un de ses amis. Il y avait beaucoup de monde, de l'étiquette, et alors pas de gaieté : Paris était tout entier à la campagne. Déjà les tables de jeu étaient dressées, lorsqu'arriva heureusement Alfred, neveu de mon mari. Il proposa d'aller au Théâtre de M. Sevestre : on fit d'abord des difficultés ; ce projet plaisait aux uns et non aux autres ; il insista, et devint de plus en plus pressant à mesure qu'il s'aperçut que cela me faisait plaisir.... Alfred est charmant !.... enfin on partit. La première pièce était jouée, et la seconde, *Tartuffe*, était commencée : ce chef d'œuvre a été représenté avec assez d'ensemble. Mon mari parlait de s'en aller, lors-

qu'Alfred le persuada de rester pour entendre, dans l'opéra-comique des *Deux jaloux*, une jeune et jolie personne, Mlle Florival. L'orchestre assez faible, composé d'un quatuor, commence une espèce d'ouverture, et le rideau se lève. J'avais été un moment sur le point de regretter d'être restée, lorsque Mlle Florival parut sous le costume de Fanchette. Un doux murmure se fit entendre aussitôt dans la salle, et je ne pensais déjà plus à partir. Je voulus faire quelques questions à Alfred sur cette actrice; mais je ne pouvais en obtenir une seule parole; oh! je lui rends justice, il est impossible d'écouter un spectacle avec plus d'attention que lui. Mademoiselle Florival chanta, et, comme tous les autres spectateurs je fus étonnée de la pureté et de la fraîcheur de sa voix. Elle a une bonne méthode, du goût et de l'expression; son jeu a de la grâce et de la gentillesse. Beaucoup d'actrices, avec moins que cela, sont applaudies tous les soirs sur de plus grands théâtres.

» LE COMPONIUM (1) (lundi 26). Mon mari avait invité quelques personnes à dîner, et entre autres un habitant d'une petite ville à trente lieues d'ici. La conversation roula sur les curiosités de Paris, ce qui arrive toujours avec des étrangers. On parla donc du *Componium*: ce monsieur, homme d'esprit et instruit, quoique provincial, trouvait impossible qu'un instrument pût avoir des facultés pour ainsi dire humaines, en improvisant les variations d'un thème qui lui a été donné. Alfred lui proposa d'aller entendre le Componium: mon mari, qui était d'assez bonne humeur, voulut nous y accompagner, et nous nous y rendîmes. La précision avec laquelle les divers morceaux furent exécutés ne nous étonna pas dans une mécanique; cette précision doit exister; mais la pureté des sons, l'analogie de ces mêmes sons avec ceux des instrumens que l'inventeur a voulu imiter, nous ont frappés d'abord: quant aux improvisations, elles nous ont émerveillées. Les dernières variations, celles de la marche d'Alexandre, sont tout ce que j'ai entendu de plus joli, de plus harmonieux. — Eh bien! Monsieur, dis-je en sortant à notre étranger, qu'en pensez-vous? — Je pense, Madame, que beaucoup de personnes seront comme moi: à moins d'entendre, il est difficile d'y croire.

THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON (mardi 27). Depuis le jour de l'an je n'avais pas été chez la mère de mon mari, qui demeure tout près du Luxembourg; j'y allai donc dîner aujourd'hui. Mon mari m'en sut gré, et, pour m'en témoigner sa satisfaction, il fit louer pour moi une loge à l'Odéon, d'après les conseils d'Alfred. On commençait les *Trois Genres*, prologue d'ouverture, lorsque nous arrivâmes, et si nous n'eussions pas eu une loge, il nous eût été impossible de nous y placer. Alfred y venait, ainsi que moi, avec les plus grandes préventions contre ce théâtre, et je vois maintenant que nous avons eu tort: la soirée m'a beaucoup amusée. Nous avons assisté à trois spectacles différens, sans sortir de notre loge: et en variant ainsi son répertoire (Alfred m'a dit que c'était le mot), M. Bernard doit nécessairement ressusciter l'Odéon. Nous entendîmes donc deux scènes de *Turnus*, tragédie inédite de M. Pichat, non représentée, et qui offre de beaux vers: Eric-Bernard, dans le rôle d'Enée, a été applaudi avec justice. Ensuite une scène de comédie de M. Dupaty, fort bien jouée par David et Perrier, puis deux scènes d'opéra-comique, dont la mu-

(1) Quoique mon article intitulé *Théâtres* semble ne devoir être consacré qu'aux spectacles, je n'ai pas cru devoir passer sous silence cette note sur le *Componium*, dont les soirées peuvent devenir aussi celles d'une jolie femme.

(Note du Rédacteur.)

sique, de MM. Boyeldieu et Aubert, est digne de ces deux compositeurs. M. Bernard, directeur de l'Odéon, s'est montré avec talent dans le rôle du châtelain; mademoiselle Florigny, qu'on n'avait pu juger au Gymnase, s'y est fait entendre aussi avec avantage; mademoiselle Brohan, dont l'accent et les manières ont rappelé à s'y méprendre mademoiselle Minette du Vaudeville, a su tirer parti d'un fort petit rôle, et enchanter par la grâce et la gentillesse de son jeu. Duparrai est très-plaisant dans le rôle du bourgeois d'Herbelin, qui ne veut pas mettre les pieds à l'Odéon, parce qu'on l'a joué dans le *Voyage à Dieppe*: son ami Simon, que représente Samson, l'y conduit par ruse, et le fait assister aux répétitions de la tragédie, de la comédie et de l'opéra-comique: tel est le fond du prologue. D'Herbelin, satisfait comme l'a été le public, promet de fréquenter l'Odéon: le public serait dans son tort s'il n'en faisait pas autant.

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN (mercredi 28). Depuis lundi on parlait dans les salons des débuts à ce théâtre de mademoiselle Jous dans les *Frères à l'épreuve*: une de mes amies y avait fait louer une loge, et j'y fus ce soir avec elle. Les éloges que l'on donne à cette actrice ne sont pas exagérés: elle dit bien, elle a de la sensibilité sans affectation, l'usage de la scène, en un mot c'est une charmante actrice: madame Dorval et elle peuvent être regardées comme les deux plus fermes appuis du théâtre de la Porte Saint-Martin.

VARIÉTÉS (jeudi 29). Représentation au bénéfice de madame Barroyer.

Ici se finissent les notes du Souvenir, et mes fonctions de copiste. Il me reste à rendre compte de la représentation qui eut lieu hier soir aux Variétés, et c'est ce que je vais essayer de faire. Le spectacle était composé du *Désespoir de Jocrisse*, où Brunet est si comique. Ce genre d'ouvrage est passé de mode, mais il se trouve encore, et il se trouvera toujours quelques Jocrisses. Du *Conscrit*, importation du théâtre Saint-Martin, joué avec talent par Potier, bien secondé par les autres acteurs. Cette pièce cependant ne méritait pas l'honneur qu'on vient de lui faire en la transportant aux Variétés. *Les Ouvriers*, la nouveauté actuelle de ce théâtre, vint ensuite. C'est un tableau vrai des mœurs d'une classe de la société; mais cette vérité ne peut être appréciée par tout le monde. Tous les acteurs y méritent des éloges. Enfin le spectacle s'est terminé par les *Habitans des Landes*, où Brunet n'a pas cessé d'exciter le rire dans son rôle de Tramblin. Mazurier, l'agile et gracieux Mazurier, a été fort bien dans un des rôles d'un habitant des Landes, et son pas d'anglaise a enlevé tous les suffrages.

C. de M.

N. B. Nous gardons avec soin le Souvenir dont notre rédacteur vient de donner un extrait, pour le rendre à la personne à qui il appartient. Nous la prions donc de vouloir bien le faire réclamer au bureau de notre journal, en le faisant désigner, et nous nous empresserons de le lui restituer.

D. T. Directrice du Petit Courrier.

A ce Numéro est jointe la Planche 215.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.